



Ludovic FREA

Esther Duflo. La Française a fondé le Poverty Action Lab, qui est devenu une place forte de l'économie du développement.

longtemps en moyenne que les Chinois, les Sri Lankais ou les habitants du Kerala, un Etat du sud de l'Inde, alors qu'ils jouissent d'un revenu bien supérieur ».

Là où la sagesse populaire serine que l'argent ne fait pas le bonheur, les économistes du développement révèlent que l'inverse est vrai : le bonheur (collectif) fait la richesse des nations. Investir dans le capital humain et social, à terme, cela booste le PIB. C'est ce que démontre Esther Duflo. Du haut de ses 36 ans, la petite *Frenchy* surdouée a fait du Poverty Action Lab, qu'elle a fondé en 2003 avec Abhijit Banerjee au sein du MIT, une place forte de l'économie du développement.

« Fin de la pauvreté »

Dopée par ces méthodes innovantes, l'école du développement, jadis marginale, s'est métamorphosée. « *Quand j'ai fait ma thèse, à la fin des années 1990, on trouvait bizarre qu'un bon étudiant s'intéresse au développement* », se souvient Esther Duflo, amusée. C'était au siècle dernier. Depuis, en 2000, les Nations unies ont adopté les « objectifs du millénaire » visant à améliorer la situation des plus démunis du globe avant 2015.

C'est Jeffrey Sachs, l'ex-Chicago Boy des années 1990, reconverti en star du développement à la tête de l'Earth Institute de Columbia, qui a piloté l'initiative. Avec un message simple : mettre « fin à la pauvreté », c'est possible. Il suffit de mesures ciblées, ces *quick wins* pour lesquelles Sachs se fait fort de lever des milliards de dollars. « *C'est Bono!* » lâche un universitaire. Preuve que l'économie du développement sait aussi faire son show. **Eve Charrin**

Leur théorie

L'expérience de terrain aléatoire

► Qu'est-ce qui permet de passer de la pauvreté au développement ? Des vaccins, des puits, des ordinateurs ou des écoles ? Tout à la fois. Oui, mais qu'est-ce qui marche le mieux ? Pour le savoir, Esther Duflo, cofondatrice en 2003 du Poverty Action Lab au Massachusetts Institute of Technology (MIT), a mis au point une méthodologie rigoureuse et innovante : l'expérience de terrain aléatoire ou *randomized experiment*. Exemple : pour mesurer le rendement d'une année d'études supplémentaire, idéalement, il faut comparer des échantillons significatifs d'adultes en fonction de leur fréquentation scolaire passée. Mais cela ne prouve pas grand-chose. « *Ceux qui ont étudié plus longtemps sont le plus souvent d'une famille plus riche* », explique Esther Duflo. Pour mesurer l'efficacité d'une année d'études, il convient « *d'isoler la variable* ». Et pour isoler les études proprement dites des autres variables, il faut que l'expérience soit menée sur des échantillons choisis de façon aléatoire. Pour se rapprocher de cette expérience idéale, la jeune économiste étudie dans sa thèse les effets d'une réforme menée en Indonésie dans les années 1970 : « *Grâce aux revenus pétroliers, les autorités avaient lancé un vaste programme de construction de 70 000 écoles sur cinq ans, réparties sur tout le territoire.* » Résultat : dans les mêmes zones, il y avait des villages avec école et d'autres sans, une répartition aléatoire proche de l'expérience idéale. C'est pain bénit pour Esther Duflo qui, vingt-cinq ans plus tard, mouline les données et en déduit ceci : une année d'école supplémentaire égale 7% de salaire annuel en plus à l'âge adulte. Clair et net. Aujourd'hui, ses équipes du Poverty Action Lab créent de toutes pièces les conditions de l'expérience idéale, en quadrillant une zone donnée avec l'aide d'ONG. « *En distribuant des ordinateurs dans une école, du soutien scolaire dans une autre, rien dans une troisième, on comprend ce qui est efficace* », affirme-t-elle. Bref, le monde sert de laboratoire. Brillant mais attention aux généralisations abusives, met en garde l'économiste Pierre-Noël Giraud, auteur de *L'Inégalité du monde* : « *Ce qui marche dans tel pays ne marchera pas dans un autre.* » **T. G.**